

préface à face

Il y a un certain nombre d'années, et c'est de mémoire, que j'ai écrit ces quelques pages. Elles ont été publiées dans une revue, et c'est tout. Mais, depuis, elles ont été lues, et on m'a demandé de les réunir. C'est ainsi que, par hasard, elles ont été recueillies dans ce recueil. Elles ont été lues, et on m'a demandé de les réunir. C'est ainsi que, par hasard, elles ont été recueillies dans ce recueil.

L'université est comme l'armée : elle réserve à ses gradés les joies mélancoliques de l'avancement à l'ancienneté. En attendant, qui sait, de futurs « mélanges », récompense et ornement d'une carrière de professeur, qu'on m'offrira peut-être un jour pour ma mise à la retraite ou ma mise en bière, me voici arrivé à l'âge des recueils, promu au privilège ambigu des « collected papers » ou des « gesammelte Werke »... Il m'est arrivé d'entendre des collègues lointains, rapprochés au gré des colloques, me demander : où peut-on trouver telle ou telle de vos études ? Les tirés à part s'épuisent, avec le reste. Maintenant, c'est mon éditeur qui me demande de réunir certains textes. Je le fais donc à leur demande.

Non sans éprouver certaines résistances. Se relire est une épreuve redoutable, tout comme regarder des photos de jeunesse dans un album. Les retours inopinés en arrière empêchent notre habituelle fuite en avant. Si je me feuillette, j'étais tellement mieux par le passé. Ou, au contraire, bon dieu que j'étais moche. C'est Valéry, je crois, qui disait qu'on ne doit jamais se relire :

ou l'on se sent incapable de s'égaliser, et c'est déprimant ; ou l'on ressent son insuffisance, et c'est humiliant. De toute façon, qu'on puisse se refaire ou non, on est refait. Mais enfin, remisant provisoirement mon ego (flatté d'ailleurs de la demande), je me suis relu d'affilée.

Un livre, même daté, a sa cohérence. Si l'on ne s'identifie plus que partiellement à son discours (c'est mon cas en ce qui concerne *Corneille et la dialectique du héros* ou *Pourquoi la nouvelle critique*), réciproquement, le livre n'a que faire des scrupules de son auteur, de ses rajouts ou retranchements tardifs : contre l'après-coup, il est protégé, s'il a la moindre rigueur, par le rempart de son ordre propre, la carapace de sa logique interne. Un livre est tout entier synchronie.

Un recueil d'articles se disperse dans la diachronie, au hasard des curiosités, des cours, ou encore, des communications et des congrès dits savants. Sollicités par les circonstances, produits parfois par la commande, quel visage présentent ces textes soudain réunis ? La rencontre est imprévisible pour celui même qui les a écrits, l'effet de groupement incalculable d'avance. Le fil des ans (ici 1966 à 1980) laisse-t-il apparaître un fil conducteur ou inducteur ?

Dans les plus marquants des recueils contemporains, dont certains sont des classiques, une double force est à l'œuvre, centrifuge et centripète : leur valeur est à la mesure de cet équilibre des contraires. Qu'il s'agisse de Nietzsche, de Sade ou de Mallarmé, c'est toujours Blanchot qu'on lit. Ce qui veut dire que la pluralité des textes, situés en de différents contextes, est travaillée par une interrogation propre, scrutée par une inquiétude unique, comme est unique l'écriture où la lecture éclatée se retisse. Diversité infinie du procès de lecture, reprise par un projet d'écriture, qui n'est pas lui-même sans lien avec une visée du sens (idéologique, méthodologique). Les *Situations* de Sartre ou les *Essais critiques* de Barthes

montrent bien cette exemplaire topologie d'un parcours illimité en circuit fermé. Toutes ces pages, c'est un œil « existentialiste » ou « structuraliste » qui les relie à mesure qu'il les relit, une plume qui d'une addition fait synthèse.

A reprendre mes propres textes à la suite, il est évident que la force centrifuge est opérante : interventions à deux colloques de Cerisy, auteurs sans rapport apparent entre eux, La Bruyère, Racine, Claude Simon ou Proust. Le XVII^e siècle télescope le XX^e dans la double étude finale où La Rochefoucauld et Lacan sont mis en miroir. Le critique aussi, en moi, carambole l'écrivain dans une auto-analyse de ma propre auto-fiction. Ainsi les deux derniers textes, en leur volonté de rapprochement (forcé), laissent bien apparaître un désir de réduire les écarts manifestes, d'établir une forme de continuité ou contiguïté. Thèmes centripètes, soit. Mais force centripète ?

De la vertu de mon écriture, il ne m'appartient naturellement pas de juger. En revanche, de ma démarche, de son propos, je puis, comme tout un chacun, me rendre compte. Mon penchant, si j'ose emprunter ici le titre du beau livre de Jean-Pierre Richard, est pour les « microlectures » ; un court passage de La Bruyère, vingt vers de Racine, une locution de Proust. Mon champ critique favori semble être la monographie qui rétrécit. Si j'ai été jadis dans mes livres attiré par les synthèses, je suis devenu peu à peu l'homme de l'analyse. Trait particulier et frappant. Le point d'application du travail critique s'exerçant sur des espaces de plus en plus étroitement délimités, donc sur des corpus morcelés, quelle est la tension, l'attention (si elles existent) qui les remembre ?

D'abord, sans doute, une certaine autobiographie, insistant à travers les changements d'idées : normalien de l'immédiate après-guerre, j'ai entr'aperçu la barbe de

Bachelard en Sorbonne, suivi le séminaire de Merleau-Ponty à l'École, dévoré avidement Sartre à même les publications originales. Cela marque. Sans compter ce que ma mère, nourrie de poètes du XIX^e, grands et petits, m'a appris de littérature, en même temps que de langue dite maternelle. Cela marque, bien sûr, encore plus. J'ai toujours eu, et aurai toujours, une continuité d'attitude envers la chose littéraire, et je ferai encore mien aujourd'hui ce que j'écrivais en 1966 dans le premier texte de ce recueil : « dans le *rien* du discours, *tout* s'engouffre ; le réseau complet des rapports à soi, au corps, à autrui et au monde est pris dans le tissu des mots ». Pour moi, le lien, indécis mais indissoluble, d'une écriture et d'une existence, le fait que tout imprimé est de l'exprimé, bref, le caractère non point vide, mais *habité*, du langage est un article de foi, qui dirige tous ces articles.

La vague et la vogue « structuraliste », qui ont déferlé sur les années 60 et 70, m'ont trouvé à la fois désarmé et opiniâtrement résistant. J'ai énormément appris en lisant Barthes, Genette, Ricardou, et maints autres. Je tiens à acquitter ici une dette personnelle et profonde à leur égard, quels qu'aient pu être, çà et là, nos débats. Ils m'ont collectivement dénié dans des domaines, linguistiques et rhétoriques, où j'étais puceau. De mon temps, comme on dit, on ignorait tout de ces disciplines. J'ai été plus qu'influencé : à eux tous, ils m'ont décrassé. Il faut prendre ma « Lecture de La Bruyère » comme un hommage.

Mordu d'une certaine idée de la littérature, je n'en ai pourtant jamais démordu. Je m'y suis tenu contre vent et marée, ce vent qui a maintenant de nouveau tourné et cette marée qui emporte le reflux structuraliste, aussi arbitrairement ou nécessairement qu'elle en avait soutenu la montée. Au seuil des années 80 de ce siècle vieillissant, on s'adonne volontiers aux plaisirs désordonnés, aux jouissances ineffables du texte. On fait dans le spon-

tané ou l'extatique. Autour de nous, çà et là, de petits monticules : débris de théories en miettes. Je préférerais encore, en sa rigueur un peu sèche, l'ère précédente. Mais enfin, il ne s'agit point de soupirer ; il faut continuer à travailler. Tant qu'il y aura des écrivains qui écrivent, des lecteurs qui lisent, des professeurs qui enseignent. Ce qui n'est point forcément pour toujours.

Si je reviens sur mon travail critique, lequel n'exclut pas mais inclut le plaisir, je m'aperçois, en fin de compte, qu'il creuse une certaine attitude que j'ai eue dès ma jeunesse. Mon refus de la traditionnelle « histoire littéraire », de l'approche « biographique » ne tient pas à ce qu'elles cherchent un sens personnel, historique ou psychologique, à un texte, mais à ce qu'elles le cherchent ailleurs qu'en lui. Il n'y a pas plus d'ailleurs d'un texte que d'au-delà d'un tableau. Il existe certes un réel, qui n'est ni littérature ni peinture, et dont peinture, même « abstraite », littérature, même « moderne » nous parlent. Mais leur être n'est pas ailleurs que dans cette parole ; c'est cette parole que je me suis efforcé, toujours plus minutieusement, de capter au lieu même où elle se profère, dans l'acte de son énonciation. Telle est sans doute l'origine de ma dilection pour les micro-analyses. Ce qui m'attire est le processus même de scription, d'inscription, dans le double geste où il se donne (dans l'écriture), où il se livre (à une lecture), sciemment, bien sûr, mais surtout à son insu.

On ne sera donc pas surpris si la série de ces analyses vient se situer de plus en plus précisément dans le champ de la psychanalyse. Mon étude sur *La place de la madeleine : Écriture et fantasme chez Proust* marquait une étape et une orientation décisives. On peut, si l'on veut, interpréter la forme segmentée de mes recherches, vingt vers de Racine, une phrase de Proust, comme l'équivalent d'une « séance » : quarante-cinq minutes de discours d'une page-divan, avec cette réserve de